

De l'éloquence en paroles vulgaires

Entretien avec Pasolini

1 § Les anthologies qui demandent aux poètes de répondre à un questionnaire ne sont pas rares. Parmi les plus récentes, on rappellera celle de Ciro Vitiello (*Antologia della poesia italiana contemporanea*, 1980-2001, Napoli, Tullio Pironti Editori, 2003). La grande anthologie de 1975, *Il pubblico della poesia* n'échappait pas à cette règle¹.

Dans notre contexte, il n'était pas déplacé de faire entendre la voix de Pasolini dont on rappellera qu'il fut aussi journaliste et critique. Les *Essais critiques sur la littérature et sur l'art* sont désormais disponibles dans la collection des Meridiani (Milano, Mondadori, 2002). Ces deux volumes forment un ensemble de plus de deux mille pages.

2 § Sous le titre *Dichiarazioni, inchieste, dibattiti*, le second de ces volumes des Meridiani rassemble une série de prises de parole de Pasolini : réponses à des questionnaires, à des enquêtes, dialogues (avec Moravia sur le roman, avec Bellocchio sur le cinéma). Ces interventions s'échelonnent entre 1953 – date à laquelle Pasolini répond à un référendum de la revue *Il Belli* – jusqu'à novembre 1975 où Pasolini évoque la revue *Officina* sur l'invitation de Gian Carlo Ferretti.

Le texte que nous traduisons ici est la transcription d'une rencontre survenue en octobre 1975. Pasolini débat avec des étudiants et des professeurs du Lycée Palmieri de Lecce.

Le titre donné par Pasolini à l'entretien fait référence au traité de Dante, *De vulgar eloquentia* composé entre 1304 et 1309 et laissé inachevé. Ce traité porte sur la possibilité d'une éloquence en langue vulgaire. Encore faut-il préciser que la traduction courante du latin *eloquentia* par *éloquence* est fautive. En latin, *eloquentia* renvoie à la capacité expressive (au fait d'être éloquent), avant d'indiquer un art oratoire. Or Dante veut précisément évoquer cette capacité expressive dont l'éloquence ne répond pas aux règles des grammairiens, mais jaillit de la langue elle-même. Il vaudrait mieux parler de *discours* que d'*éloquence* : du *discours en langue courante*. On dissiperait alors deux malentendus.

Dante distingue ainsi le vulgaire (« la langue que nous avons assimilée en imitant notre nourrice et sans suivre aucune règle ») d'une seconde langue (« le latin, que les Romains ont appelé la "grammaire" »). Il veut défendre le prestige de la première : « la langue vulgaire est la plus noble de ces deux langues, parce que c'est la première langue parlée par le genre humain, parce que le monde entier s'en sert (avec des prononciations et des mots différents, il est vrai), et parce que c'est la façon naturelle de s'exprimer, tandis que l'autre est artificielle. Et c'est bien de cette langue plus noble que nous avons l'intention de disserter ». La théorie du langage de Dante se déploie dans la première partie : elle comprend une réflexion sur la langue et sur les langues. Elle est aussi bien théologique que politique, grammairienne que poétique. Dante consacre des développements de premier plan à la diversité des langues dans l'histoire et dans l'espace. Il décrit les « différentes variantes du vulgaire italien » en divisant l'Italie en « deux parties, la droite et la gauche ». Il part alors à la « chasse de la langue la plus noble et la plus illustre d'Italie ». Après avoir battu tout le pays, il revient bredouille. Il en conclut que le vulgaire illustre est moins un idiome particulier qu'une qualité qui peut se trouver dans chacun d'entre eux : « nous appellerons illustre, cardinal, royal et courtois (c'est-à-dire, digne de la cour) le vulgaire italien qui appartient à chaque ville italienne et semble en même temps n'appartenir à aucune en particulier et qui nous fournit le critère pour mesurer, évaluer et comparer entre eux tous les vulgaires municipaux des Italiens ». Le livre II est consacré à la poétique. Il s'agit de savoir quelle poésie peut correspondre au vulgaire, quels sont les thèmes et les formes les plus appropriés au vulgaire, quels sont les vocables les plus magnifiques, et ce qu'est une chanson. Le livre II s'achève sur un traité de métrique qui prend pour objets successifs, la mélodie, la disposition harmonieuse, les vers et les syllabes.

1. A. Berardinelli et F. Cordelli avaient posé les dix questions suivantes : 1) Quelles sont les lectures qui ont compté dans ta formation ? 2) Comment a évolué en toi l'idée de devenir puis d'être un « auteur de poèmes » ? 3) Comment conçois-tu le rapport entre l'écriture poétique et les autres types d'écriture que tu pratiques (privée ou professionnelle) ? Comment conçois-tu le rapport entre l'écriture poétique et tes autres intérêts intellectuels ? 4) As-tu des idées générales organisées en hypothèses ou en thèses théoriques sur ce que signifie l'écriture poétique en général et sur ce qu'elle signifie aujourd'hui ? 5) Penses-tu qu'avoir ce genre d'idées est utile ? nécessaire ? inévitable ? risqué ? 6) Que représente le public pour toi de manière immédiate ? 7) Que représentent pour toi le marché culturel et l'industrie éditoriale ? 8) Quels rapports entretiens-tu avec les écrivains ou ceux qui aspirent à le devenir ? Et avec les critiques ? 9) Quelles sont tes idées et tes intentions concernant l'écriture poétique aujourd'hui ? 10) Comment définirais-tu aujourd'hui ta situation « d'auteur de poésie » ?

Sur l'anthologie *Il pubblico della poesia*, cf. le numéro 110.

Ce texte fondateur de Dante sert de point de départ à la réflexion de Pasolini. La reprise du titre de Dante s'inscrit certes dans le rapport complexe que le poète ne cesse de tisser avec le poète des poètes (on se souviendra de la *Divine mimésis*), mais il importe plutôt de souligner ceci : en reprenant la question de l'éloquence en langue vulgaire, Pasolini revient, à Lecce, sur son expérience de poète dialectal et de poète engagé car il trouve chez Dante, à la fois l'exposé raisonné des rapports entre langue et dialecte, et la conviction que cette question culturelle est tout uniment politique. La référence constante à Pound est donc une manière de répondre à la question suivante : que faisons-nous aujourd'hui, dans la langue, des œuvres et dans nos œuvres, de la langue ?

Passer de *De vulgari eloquentia* à *Volgar' eloquio*, c'est descendre encore d'un cran. Si *l'eloquentia* est la force expressive d'une langue, *l'eloquio* c'est le discours lui-même, la parole. Dans l'attente que le titre de Dante trouve une traduction plus heureuse, nous avons choisi de faire entendre dans le titre de Pasolini un écho à son modèle : *De l'éloquence en paroles vulgaires*. C'est en ce sens qu'il faut comprendre l'évocation de «*la lalià*», empruntée à un poème d'Orelli.

3§ La rencontre au Lycée Palmieri de Lecce a lieu le 21 octobre 1975. Le 1^{er} novembre, Pasolini déjeune chez lui avec sa mère, Graziella et Nico Naldini. Ils sont rejoints à la fin du repas par Laura Betti et Ninetto Davoli. Vers 16 h. il répond aux questions de Furio Colombo. Il suggère lui-même le titre de cet entretien : «*Siamo tutti in pericolo*» ; « Nous sommes tous en danger ». Le soir il dîne au restaurant « Pomodoro » dans le quartier San Lorenzo. Il y revoit Ninetto.

Dans la nuit, il meurt assassiné par Piero Pelosi, un jeune garçon de 17 ans. Après avoir frappé Pasolini de plusieurs coups de bâton, Pelosi s'empare de sa voiture. Il passe plusieurs fois sur le corps du poète. Pelosi est condamné pour homicide en décembre 1976. La participation d'autres agresseurs à cet assassinat est toujours objet de controverses.

Je dois vous dire que je ne sais pas parler : je serais incapable de faire une conférence ou un cours, et je préférerais donc que nous passions directement au débat. Pourtant comme point de départ, et comme direction pour ce débat, plutôt que d'improviser un chapeau introductif, ce que d'ailleurs j'aurais du mal à faire, je vais vous lire un extrait d'un poème. Il s'agit du monologue final d'un drame qui a pour titre *Bestia di stile*. Je dois à ce texte l'idée d'intituler notre rencontre *De l'éloquence en paroles vulgaires – Volgar' eloquio*. Je commence par vous lire la dernière strophe du poème avant de vous dire de quoi il s'agit. C'est un poème qui cite, et, en un certain sens, refait et mime les *Cantos* de Pound. C'est pourquoi il y a aussi des citations de Pound à l'intérieur, avec d'autres citations, sur lesquelles je ferai peut-être quelques brèves remarques.

*L'éloquence en paroles vulgaires : aime-la.
Tends ton oreille, bienveillante et phonologique,
Vers la lalie (« Che ur a in ! »)
Qui poind du fond des après-midi
Entre les buissons séchés
Dans les Marchés – dans les Fori Boari –
Dans les Gares- parmi les Granges et les Églises –
Et s'éteint ensuite – avec le soupir
D'un univers herbeux – elle s'allumera à nouveau
Vers la fin des crépuscules.
Sur cette lalie, pliés comme des sacerdotesses sur la Castalia
Entre les abeilles qui buvaient – laborieuses.*

Et puis :

I- Tu ne prononceras pas le nom de Dieu en vain – (mais quand même souvent).

II- Dix millénaires nous disent : les hommes ont gens et noblesse (pas de solution miracle.)

III- Il y a des districts. Évite la bagarre (Promène-toi armé.)

IV- Sans blé tu ne mangeras pas, tu n'élèveras pas de vers à soie.

Exemple de l'Empereur fut la charrue. (Enregistre.)

V- Et ne gaspille pas. (Investis ton argent)

VI- Dix millénaires nous l'enseignent : dressez donc les savants

...bovem epiphayatum

balteatum...ornatum. (Cornutum)

VII- Pas besoin de gadgets. (Honore les artisans). (Une idée pour les syndicats)

VIII- Défends le Code en vigueur- sans l'amender, je te prie avec les résidus du code napoléonien.

IX- Attache et nourris la vache égarée (dans la mesure où c'est une vache.)

X- Le mot du père est compassion

Celui du fils, dévotion,

Celui des frères, mutualité ;

Le mot du gamin est respect.

Dans ton fascisme privé de violence et d'ignorance,

De vulgarité et de bigoterie,

Droite sublime,

Qui repose en chacun de nous,

« rapport d'intimité avec le Pouvoir ».

Hic

Desinit cantus

Prends tout cela sur tes épaules.

Sur les miennes, ce serait indigne ; et nul

N'en comprendrait la pureté, et un vieux est

Sensible aux jugements de la société, d'autant plus

Qu'il s'en moque (« Ce sont des

Jours pour la gaieté »). Il doit avoir du respect comme un gamin

Pour

son

image

publique : il doit

protéger ses nerfs, fatigués

et chercher protection, accepter le jeu

qu'il a toujours refusé. Prends ce fardeau

jeune homme qui me détestes

et porte-le. Il est merveilleux.

Moi, je pourrai ainsi aller de l'avant, plus léger,

En choisissant pour toujours

La vie, la jeunesse.

Comme vous le voyez, dans ce monologue, le héros du drame, qui s'appelle *Bestia di stile* s'adresse à un jeune fasciste. Il lui suggère ce que devrait être une vraie droite : il l'appelle la « droite sublime », une droite qui serait capable d'entraîner les gens après elle et qui serait capable de comprendre certains problèmes dont il est absurde qu'ils deviennent l'apanage des fascistes : il s'agit de valeurs, de thèmes, de problèmes, d'amours, de regrets, qui au fond, valent pour tout le monde. Les fascistes ont fait main basse sur ces thèmes, pour des raisons rhétoriques, pour en exploiter le sens. En réalité, ces thèmes appartiennent à tous, mais il reste qu'au fond de nous, pour qui se sent progressiste et veut aller de l'avant, ils restent une espèce de boulet accroché à nos pieds, « de fardeau pesant » comme le dit le héros. D'une certaine manière donc, il se décharge de ce fardeau sur les épaules du jeune homme en lui disant : « modifie ta manière d'être fasciste ; avance donc, certainement pas avec une chemise noire, ni avec une chemise sombre, mais allez, va, avec une chemise grise ». Il suggère la possibilité d'une droite dans laquelle englober une série de thèmes qui se trouvent en réalité appartenir à nous tous.

Comme vous l'aurez remarqué, les citations de Pound se trouvent toutes regroupées dans la liste de cette espèce de décalogue. Il s'agit vraiment de citations de Pound, prises pratiquement au pied de la lettre, et auxquelles j'ai ajouté quelques traits d'esprit, comme ça, pour mettre l'argument au goût du jour.

Ce fragment commence donc avec l'invitation faite à ce jeune homme de droite, de cette droite qui justement n'existe pas, de cette droite d'utopie, complètement idéalisée, à aimer *l'éloquence en paroles vulgaires*, à l'écouter avec une oreille attentive, et même phonologique. La citation qui se trouve au milieu, «*che ur a in*», et «*la lalià*», c'est-à-dire les voix, le bavardage des gens, du peuple, des humbles qui parlent durant leur quotidien, appartient à un poème d'Orelli¹, qui n'est pas un poète dialectal, mais qui a quand même mis ce «*che ur a in*» dans son texte.

Voilà ce que je voulais dire pour donner un chapeau à notre conversation. Et maintenant je passerais directement au débat. Posez-moi des questions, sur ces problèmes ou sur d'autres problèmes, en essayant de ne pas trop vous laisser entraîner par cet article du *Corriere della Sera* que vous avez lu tous ensemble avant que je vienne, je crois. Sur ce texte, je suis prêt évidemment à vous donner deux ou trois explications, mais toujours en restant sur le thème du dialecte, de *l'éloquence en paroles vulgaires*, cela s'entend, de la manière la plus large, la plus libre et la plus ouverte possible.

Mais pour commencer nous pouvons d'abord partir de vos intérêts ou de vos doutes, quels qu'ils soient, sur tout ce que j'ai pu écrire ou dire et même si cela n'a aucun rapport direct avec la question du dialecte.

Buratti (prof.) : *À l'école, à l'exception des tentatives quasi héroïques de certains enseignants, qui ont payé d'avoir voulu prêter l'oreille à l'éloquence en paroles vulgaires et d'avoir essayé de l'insérer dans l'enseignement ; la culture et le langage populaires ont toujours fait les frais d'une discrimination presque féroce. Jusqu'à maintenant, l'école a complètement ignoré ce type de*

1. Le poète Giorgio Orelli est né à Airolo (Canton Ticino) en 1921. Élève de Contini à Fribourg il enseigne à Bellinzona. Il est l'auteur de nombreux recueils : *Né bianco, né viola*, 1944, *Prima dell'anno nuovo*, 1952 ; *Poesie*, 1953 ; *Nel cerchio familiare*, 1960 ; *L'ora del tempo*, 1962. Il publie *Sinopie* en 1977, *Spiracoli* en 1989, en 1998 le volume bilingue *Rückspiel-Prova di ritorno*, et en 2001, *Il collo dell'anitra*. Il a traduit Goethe et Lucrèce et a publié de nombreux volumes de critique, sur Montale, Pétrarque et Foscolo. Le recueil *Sinopie* a été traduit en français par Christian Viredaz aux éditions Empreintes en 2000. Pasolini lui a consacré des pages importantes dans *Descrizioni di descrizioni*, Milano, 1996, pp. 397-401 : «*Giorgio Orelli : sì ... tutto è straordinariamente reale* ».

culture et n'a jamais daigné écouter la langue que cette culture exprimait. Je tiens que tout cela est arrivé pour cause [en français dans le texte] car l'école a été jusqu'à aujourd'hui l'instrument d'une partie de la société qui tendait à se reproduire et à faire dominer certains modèles. L'école ne s'intéressait pas au modèle de la culture populaire et si elle s'y intéressait, c'était pour le combattre. J'aimerais bien entendre Pasolini sur les propositions qui pourraient être faites, au-delà de celles qui consistent à abolir l'école, et qui pourraient déjà être très intéressantes. Au-delà d'une solution aussi radicale, que devrait faire une école différente ?

Dans les discours sur la réforme de l'école, je crois que ce thème ne peut pas être négligé ; je crois que l'école est responsable du massacre de ceux qui ont des difficultés à apprendre et à utiliser l'italien ; l'italien est devenu la matière la plus sélective et plus discriminatoire. Que devons-nous faire ? Comment faire rentrer ce type de discours dans une école nouvelle ?

On m'a adressé une question un peu comme on le fait à un guide, à quelqu'un qui sait. Et bien, non, je ne sais pas répondre à cette question. Je ne saurais pas par où commencer pour prendre des mesures et les mener à bien. Mais je vais répondre à cette question en posant un problème : un problème qui sera décevant, très décevant, pour Buratti, je pense comme pour la majorité d'entre vous. Ce que vient de dire Buratti aurait été extrêmement juste et précis s'il l'avait dit il y a dix ans. Aujourd'hui, à mon avis, ce ne l'est plus, ou en un tout autre sens, en un sens radicalement nouveau, comme on le verra, je l'espère, à la fin de ma réponse. Et pourquoi ?

Je vous propose un exemple paradoxal, de manière à ce que les choses soient claires tout de suite. Il y a eu une réunion à Mestre, avec, entre autres, des perspectives pédagogiques, sur la question de l'introduction de l'enseignement sexuel à l'école. Voilà aussi un discours qui valait il y a dix ans, mais qui aujourd'hui ne vaut plus. Enseigner à l'école des questions sexuelles a une coloration, un sens, une finalité, une fonction qui étaient complètement vrais, réels et justes dans une période où une forme de cléricofascisme (*clericofascismo*) continuait à l'emporter, c'est-à-dire dans une période où le pays était un pays répressif, policier qui empêchait de dire certaines choses. Mais depuis dix ans, et il est inutile que je reprenne ce discours (ou peut-être le reprendrons-nous, mais j'ose espérer que vous êtes tous plus ou moins d'accord), la situation anthropologique et culturelle de l'Italie, ou mieux, la culture anthropologique italienne, s'est complètement retournée. Les jeunes ont des expériences sexuelles et une conscience du sexe qui n'a plus rien à voir avec la situation d'il y a seulement dix ans. Ainsi, cette programmation d'enseigner la sexualité à l'école doit avoir une toute autre tonalité. Il faut prendre en considération, par exemple, que la tolérance contemporaine est une fausse tolérance, parce qu'il s'agit d'une tolérance qui est concédée d'en haut, et non pas conquise par le bas. Il faut prendre en considération une infinité de facteurs dont nous n'avions même pas le soupçon il y a dix ans. La même chose vaut donc pour les dialectes : parce qu'à l'époque ce que disait Buratti était parfaitement juste. L'Italie avait une culture pluraliste qui n'existait pas en tant que culture italienne. Cette dernière était une pure abstraction. Il s'agissait d'une culture imposée par le haut, par le Nord, c'est-à-dire par les Piémontais avec l'unité, et puis, à travers une espèce de mesure, dont on ne connaît pas trop le responsable, qui a imposé le florentin à l'Italien, tout simplement parce que le florentin avait une tradition littéraire écrite. Or cette tradition n'a rien à voir avec la langue parlée. Il y a véritablement un saut de qualité entre la langue écrite et la langue parlée.

Dans cette Italie dont je parle, la culture était véritablement pluraliste, c'est-à-dire que ce qui valait était la culture romaine, la culture napolitaine ou la culture sicilienne, ou pié-

montaise ou frioulane. Telles étaient les véritables cultures dans le sein desquelles on pouvait vivre la culture. Mais pour tout dire cette réalité n'existe plus aujourd'hui ou à peine. Parfois, il m'arrive de m'exprimer de manière paradoxale ou extrémiste, mais de votre côté, essayez de me comprendre avec modération. Quand je dis : « cette culture n'existe plus », je veux dire : « elle n'existe plus substantiellement », c'est-à-dire : « elle est destinée à disparaître ». Elle existe encore, elle survit, elle est une survivance. Mais une survivance signifie une quasi inexistence. Le vrai problème aujourd'hui n'est pas qu'il y ait un pluralisme linguistique et culturel. Le vrai problème c'est bien plutôt que ce pluralisme linguistique et culturel soit progressivement détruit et homologué par ce génocide dont parle Marx, et dont le coupable est la société de consommation et son grand instrument de diffusion qu'est la télévision ainsi que l'école dans les derniers temps. Parce que les enseignants qui ont la conscience que vous avez de ces problèmes représentent une petite *élite* [en français dans le texte]. Dans la majorité des cas, ces problèmes, ils ne se les posent même pas. Le grand corps des enseignants se trouve maintenant aux côtés de la télévision pour imposer ce fameux italien, qui, de surcroît, n'est même plus le beau florentin littéraire qui pouvait en quelque sorte constituer un idéal ; c'est l'italien horrible de la télévision. Ainsi, à l'école, et je ne parle pas de l'école élémentaire mais bien de l'enseignement supérieur, il ne faut plus mettre les corrections en rouge, les mauvaises notes en italien, les quatre sur dix à des compositions qui seraient farcies d'expressions dialectales – ce qui serait véritablement injuste, et au contraire il vaudrait mieux donner un neuf sur dix à une composition dans laquelle on trouverait une *contaminatio* entre l'italien et le dialecte – il faut les mettre à un élève qui s'exprimerait comme Mike Bongiorno¹. Voilà la réalité. Ce que je veux dire c'est que la situation a été complètement retournée. Peut-être que pour ce qui concerne l'école élémentaire, ou pour cette terrible école obligatoire, dans une localité italienne restée à peu près intacte, le discours de Buratti est encore valable, mais pour ce qui est de l'école en général, je crains bien qu'il ne faille malheureusement l'inverser. L'enseignement ou la protection du dialecte est devenu un fait qui relève d'un esprit traditionaliste, ou conservateur, esprit que je considère comme parfaitement sain, pour les mêmes raisons qu'il existe une droite sublime ; ou alors, il faudrait que cet enseignement et cette protection deviennent profondément révolutionnaires (à peu près comme peut l'être la défense de la langue dans les pays basques, ou en Irlande), qu'ils soient portés à la limite du séparatisme, qui constituerait une lutte extrêmement saine, parce que cette lutte pour le séparatisme se confond avec la défense de ce pluralisme culturel qui est la réalité d'une culture. Ainsi : soit être conservateurs, mais éclairés, de manière absolument nouvelle, et qui n'a rien à voir avec la conservation de la droite traditionnelle, soit être carrément révolutionnaires. Ce qui était raisonnable et juste il y a dix ans encore : les Italiens parlaient sicilien, ou la langue de Romagne, ou du Frioul, et donc nous les défendions, nous les habituions à parler un italien dialectisé, à aimer leur dialecte, à alimenter leur italien avec l'extrême richesse lexicale de ces dialectes, tout cela était bien, raisonnable, juste, comme l'éducation sexuelle à l'école quand les gamins ne savaient rien, qu'ils étaient réprimés et avides de tout ; oui c'était juste. Aujourd'hui cet ensemble que je viens de décrire, doit avoir des connotations complètement nouvelles : il faut trouver une nouvelle façon d'être, comme je le disais dans cet article, une nouvelle façon d'être tolérant, une nouvelle façon de

1. Mike Bongiorno est l'animateur le plus populaire de la télévision italienne. Né en 1924, il continue à officier. On vient de fêter ses cinquante ans de carrière sur la RAI.

défendre les Lumières, un nouvelle façon d'être progressistes, une nouvelle façon d'être libres. C'est un problème qui se trouve au centre de notre vie.

Professeur Faraco : *Je suis albanais de San Demetrio Corone. Notre langue est protégée, mais seulement d'un point de vue théorique, par l'article 56r de la région Calabre. Récemment, on a tenté de proposer une nouvelle loi pour l'introduction de l'enseignement de l'albanais à l'école, mais, à mon avis, l'introduction de l'albanais sic et simpliciter ne résoudra en rien notre problème. Comme je l'ai écrit dans un article que je me permets de lire en partie, face à la richesse de la parole, nous trouvons la pauvreté de l'école : une pauvreté de contenus, mais surtout une pauvreté de formes communicatives. Dans l'école italienne, l'enseignement de la langue est si pauvre qu'il a suscité l'expression : « école du silence ». Et que dire, dans ces conditions, d'un système d'enseignement de la langue absolument inefficace auprès de ceux qui parlent cette langue, quand il se trouve devoir agir avec des enfants d'un autre groupe linguistique, comme le nôtre ? Et en effet, les enfants italo-albanais dans la plupart des cas parlent albanais avec leurs parents et leurs compagnons de jeu, et arrivent à l'âge de l'école obligatoire avec une très pauvre connaissance de l'italien. On se trouve donc face au paradoxe selon lequel, à l'école qui devrait enseigner essentiellement à communiquer, on ne communique pas : l'école est le silence, la non parole. Mais alors, ou bien on abandonne l'école du silence, on organise des fugues générales, ou bien on détruit l'école du silence et on construit une école de la parole, en recourant cette fois à l'eau régénératrice de l'action politique. L'institution d'une antenne scolaire italo-albanaise était la chose la plus simple que la région Calabre pouvait faire. L'école est le moyen le plus subtil et le plus raffiné que la culture dominante italo-italophone et officielle est en train d'utiliser pour élargir ses limites. On va à l'école comme dans une machine de guerre : chaque lettre de l'alphabet est un petit soldat grec qui brûlera sans cesse tout un monde culturel, exactement comme dans une ville qui subit un long siège.*

J'ai parfaitement compris que l'article que nous avons lu tous ensemble était délibérément provocateur et qu'il convient de le prendre en compte de manière modérée, indépendamment de sa part d'exagération.

L'exagération était swiftienne : il s'agissait de deux modestes propositions humoristiques.

Je me trouve en plein accord avec votre intervention. On pourrait tout reprendre, tout est juste ; mais je dois vous redire un peu ce que j'ai dit à Buratini. C'était juste et cela continue à l'être, parce qu'il n'y a pas de solution de continuité mais au contraire une véritable continuité entre aujourd'hui et il y a dix ou quinze ans. Maintenant, cependant, à mon avis, ce discours qui est juste, manque d'un ressort dramatique, comment dire, de ce qui s'appelle au cinéma un « renversement de situation ». Ces fameux petits soldats grecs représentés par les mots de l'italien et qui pénètrent dans le cœur d'un enfant en détruisant sa culture, constituent un problème maintenant et depuis quelques années. Il y a dix ans, on ne pouvait pas le dire. Peut-être êtes-vous trop jeune, peut-être qu'il y a dix ans, vous n'étiez qu'un jeune garçon qui, je pense, ne pouvait pas encore se rendre compte de ces problèmes, mais je vous jure que pour moi il s'agit d'une lapalissade. Il y a dix ans, le florentin, choisi comme langue, disons, totalitaire et totalisante de l'Italie à cause de ses mérites littéraires n'a en rien « attaqué » les cœurs où elle a pénétré : parce que les Albanais parlaient tranquillement l'albanais sans se poser le problème, parce que les Romains parlaient leur dialecte romain, parce que les Siciliens parlaient leur sicilien. Aujourd'hui, ce n'est plus le cas. C'est aujourd'hui que ces fameux petits soldats que vous avez évoqués, aujourd'hui, que ces mots italiens, donc, détruisent vraiment les cultures particulières. Mais ce problème est né aujourd'hui, et donc il faut

réécrire cette page en pensant à cette dimension. Tout ce qu'a fait le capitalisme jusqu'il y a dix ans, c'est-à-dire la centralisation cléricale et fasciste, je l'ai répété mille fois, n'a pas réussi à mettre à mal le particularisme culturel des Italiens. D'un point de vue anthropologique, un Sicilien était un Sicilien, un Albanais était un Albanais, un Frioulan, un Frioulan. Rien n'avait pu les transformer. L'apparition de la culture de masse, des mass media, de la T.V., du nouveau type de scolarisation, du nouveau type d'information et surtout des nouvelles infrastructures, c'est-à-dire la société de consommation a été responsable d'une acculturation, d'une centralisation à laquelle aucun gouvernement, qui se proclamait centralisateur, n'était jamais parvenu. La société de consommation, qui se déclare tolérante, et ouverte aux possibilités de la décentralisation, s'est révélée centralisatrice. Cette société a réussi à perpétrer ces génocides que le capitalisme peut-être a réussi à mener à bien, en France peut-être, ou en Angleterre au temps de Marx, et dont Marx avait été le témoin. À ce propos, je voudrais vous faire remarquer que vous parlez toujours d'enfants. En fait, les dialectes sont devenus la langue des enfants et des vieux probablement parce que les jeunes sont partis. Et peut-être n'ont-ils même pas émigré en Italie, mais en Allemagne, et alors, on ne peut plus évoquer un rapport dramatique entre l'italien, le florentin et l'albanais, mais entre l'allemand et l'albanais. Ces dix dernières années ont été révolutionnaires pour ce qui concerne la manière de vivre une culture. Alors, c'est vrai que je trouve parfaitement juste ce que vous avez dit, mais il faut dramatiquement le mettre au goût du jour...

FARACO : *en somme, la perspective...*

... et la perspective du point de vue scolaire, il n'y en a pas. Si jamais une institution, disons, la Région Calabre, procédait à l'introduction en grandes pompes d'une antenne scolaire italo-albanaise, ce serait un fait de conservation, de pure conservation, une espèce de musée qui conserverait le dialecte albanais avec d'autres choses pendant on ne sait combien de temps. C'est très bien, il vaut mieux le faire que de ne pas le faire. Mais ce n'est pas la solution à mon avis. Et alors, une autre solution existe, mais elle est extrémiste : elle consisterait à ce que vous les Albanais vous demandiez l'indépendance, que vous revendiquiez le séparatisme, comme le font les Basques, les Irlandais, ou comme les Corses commencent à le faire. Voilà bien un autre paradoxe, qui est comme celui qui frappe l'école. Et cela, laissez-moi le dire pour faire voir combien il suffirait de peu pour faire changer les choses.

Professeur De Giorgi : *Je voudrais demander à Pasolini, en exploitant la méthode de ses réponses précédentes, comment il peut concilier l'affirmation selon laquelle il est impossible de proposer de nouveau, après dix ans, une culture sexuelle ou une culture dialectale dans les écoles, avec ses affirmations de l'article du « Corriere della Sera » selon lesquelles il faut renvoyer le prolétariat et le sous-prolétariat dans ses îlots culturels, à ses jeux, aux nuits des quartiers de banlieue, à cette vie heureuse telle qu'elle pouvait apparaître il y a dix ans encore. Je voudrais demander à Pasolini s'il est véritablement convaincu qu'il y a dix ans cette condition du prolétariat et du sous-prolétariat dans les quartiers de banlieue était encore une condition de satisfaction et d'autosuffisance, de bonheur et s'il est possible aujourd'hui, après cette homologation forcée au modèle petit bourgeois à travers les mass media et l'instruction de masse, s'il est possible donc de proposer de nouveau la relégation dans des ghettos, dont je me permets de supposer qu'ils n'étaient pas heureux il y a dix ans, et qu'ils le seraient encore moins aujourd'hui. Mais surtout : est-ce possible sans passer pour réactionnaire, et, pire encore, comme quelqu'un qui irait contre le sens de l'histoire ? Et encore, je voudrais demander de façon la*

plus précise possible un éclaircissement. Pasolini est-il convaincu qu'il y a dix ans, cette culture des périphéries, cette culture populaire (et j'aimerais bien qu'il m'explique aussi en quoi consistait cette culture) apportait des satisfactions et du bonheur à ces classes sociales qui se trouvaient dans la meilleure hypothèse en conflit avec les classes dominantes de manière saine, ou s'il n'apparaissait pas plutôt au sein de cette culture des rivalités, des envies, des volontés d'homologation ?

J'ai compris. Pour ce qui est du bonheur, je peux vous répondre sans la moindre hésitation. Car même si je suis en permanence dévoré par le doute, ici, je n'en ai aucun. Dans les périphéries de Rome, qui constituent le monde que je connais, et que j'ai rendu dans mes romans, les jeunes, et les gens en général étaient beaucoup plus heureux il y a dix ans. J'ignore ce qu'est le bonheur ; mais si le bonheur c'est de sourire et de chanter et d'inventer linguistiquement une bonne blague par jour, un trait d'esprit, une histoire, si le bonheur c'est tout cela, alors les gens étaient bien plus heureux avant. Moi je suis habitué depuis ma plus lointaine enfance à reconnaître le bonheur à un sourire, à un regard – à la manière dont quelqu'un sourit, à la manière dont il regarde. À l'époque, dans les périphéries de Rome, cela aussi je l'ai écrit, mais je le répète, quand ils se baladaient dans Rome à vélo, les commis des magasins, qu'il s'agisse des commis de la boucherie, des boulangeries ou autres, traversaient la ville en chantant avec leurs fonds de pantalons rapiécés. On ne rencontrait personne qui ne chante, personne qui ne réponde pas d'un regard à un sourire. N'est-ce pas là une forme de bonheur ? Aujourd'hui, ces gens sont pâles, névrotiques, sérieux, introvertis. Ils sont bien plus sérieux et peut-être se posent-ils davantage de questions ; mais je ne le crois pas parce que si l'on creuse un peu, en parlant avec eux, je vois bien qu'ils ne se posent pas plus de questions. Ils vivent une forme de malheur, une forme d'impuissance, parce que leurs conditions de vie ne permettent pas encore de réaliser ce modèle petit-bourgeois qu'on leur offre en échange d'un sous-prolétariat détruit. Je n'ai absolument pas peur, comme je vous l'ai montré dans le poème que j'ai lu, de risquer qu'on me taxe de conservateur et de réactionnaire, parce que ce genre d'accusations pouvait effrayer quelqu'un il y a dix ans, mais aujourd'hui, les choses ont tellement changé, qu'il n'y a pas de quoi avoir peur. Il faut dire la vérité à tout prix, et quel que soit le prix à payer, je clame haut et fort que le sourire d'un jeune d'il y a dix ans était un sourire de bonheur, tandis que c'est maintenant un sourire de névrotique. Je le dis, et puis tout le monde peut m'accuser de ce qu'il veut, mais je le dis quand même. Par ailleurs et pour donner un exemple entre mille, le père de la pédagogie américaine qui invitait à la permissivité radicale et absolue, Benjamin Spock¹, dont les théories ont inspiré toute la pédagogie de ces dernières années, a fait machine arrière : lui non plus n'a pas peur d'être taxé de réactionnaire en disant qu'en réalité on a besoin d'une certaine manière de réintroduire une forme d'éducation plus répressive. Quant au ghetto dont vous parlez, je n'avais aucunement l'intention de présenter le *Quarticciolo* comme un ghetto². Il l'était peut-être alors, mais il s'agissait d'un ghetto (car l'histoire est toujours pleine d'ambiguïtés, chaque situation est historiquement ambivalente, complexe et jamais simple et encore moins schématique) si on le considérait du point de vue d'un bourgeois. Mais il n'y a pas de point de vue bourgeois,

1. Le docteur B. Spock (1903-1998) fut un des tenants de la nouvelle pédagogie. Ses nombreux ouvrages sont traduits en français. Citons pour mémoire *Comment soigner et éduquer son enfant* et *L'art d'être parents*.

2. Le *Quarticciolo* est un quartier de l'extrême périphérie de Rome dans lequel se déroulent certaines scènes de *Ragazzi di vita*. « E passato Tiburtino, ecco Tor de Schiavi, Il Borghetto Prenestino, L'Acqua Bullicante, la Maranella, il Mandrione, Porta Furba, il Quarticciolo, il Quadraro. » *Ragazzi di vita*, Einaudi, Torino 1979, p. 153.

pourquoi devrions-nous avoir le nôtre ? Considérez leur point de vue : le *Quarticciolo* n'était pas un ghetto, c'était un monde, c'était un univers au sein duquel ils se réalisaient, dont ils vivaient la culture, dont ils réalisaient les modèles ; et cela leur donnait un équilibre complet et total. Qu'importe la misère ! Nous avons compris que la misère est horrible, mais nous avons aussi compris que la pauvreté n'est pas le pire des maux : le pire des maux c'est cette misère du faux bien-être ; ils sont bien plus pauvres aujourd'hui qu'il y a dix ans, proportionnellement...

Public : *Vous êtes en train de nous proposer l'Arcadie du prolétariat...*

Bon, si vous voulez faire ce genre d'insinuations, allez-y. Pour ma part, je n'entends pas faire une Arcadie du sous-prolétariat, je dis ce qu'est la réalité. Si vous voulez faire des insinuations, je ne sais pas, allez-y, je ne les crains pas.

Public : *Mais, enfin, à votre avis, la culture populaire...*

J'aimerais finir de répondre. Quand je parle du *Quarticciolo* aujourd'hui, je n'en parle pas comme d'un lieu culturel, d'un lieu décentré. On parle toujours de décentralisation, mais toujours de manière rhétorique. On en parle à tire-larigot ; mais la décentralisation, l'auto-gestion, l'auto-gouvernement, là aussi, c'étaient des choses magnifiques il y a dix ans et qui ont été complètement annulées par le mouvement de l'histoire. Rien à voir avec l'Arcadie. L'Arcadie c'est plutôt se reposer sur les idées progressistes d'il y a dix ans, qui rassuraient les consciences en invoquant la plénitude de la démocratie, la grandeur de la tolérance, mais maintenant, ces idées se sont révélées vides, ou plutôt, elles ont été comme vidées. Ces vieilles idées progressistes, il faut leur restituer leur virginité, leur vitalité. Et c'est pourquoi, quand je parle du *Quarticciolo* comme d'un lieu culturel, j'entends évoquer un véritable décentrement, et non pas un décentrement conçu à partir d'une rhétorique progressiste.

Coluccio (étudiant) : *Je suis assez d'accord sur le problème du génocide, même s'il faut souligner que ce génocide dont vous parlez a pu signifier pour beaucoup de gens qui en avaient été longtemps privés, plus de salade et plus de beefsteak. Pour ce qui me concerne, il ne s'agit pas là d'un facteur secondaire, même si je n'approuve pas le système social qui a permis cette avancée. En effet, si le prix à payer pour un peu plus de salade et un peu plus de beefsteak était un total nivellement par le bas de la société et la perte complète de notre humanité, eh bien c'est un prix que je ne serais pas prêt à payer. La question est de renverser l'actuel système social qui tend à marginaliser certaines classes de la société qui sont porteuses de certaines valeurs culturelles, la question est donc de concourir tous ensemble à réaliser un nouveau système social qui permette à ces classes sociales traditionnellement exclues de faire surface dans des postes de direction. Vous dites que le prolétariat romain ne vivait pas dans un ghetto, ne se sentait pas dans un ghetto, et je peux partager en partie cette analyse, mais il reste que ce sous-prolétariat romain était complètement exclu, qu'on le veuille ou non, d'un rôle de direction dans cette société. Il faudra alors que nous nous mettions tous à réaliser un système social capable de permettre à certaines personnes, à certaines classes, à certaines valeurs culturelles, et à certains idiomes d'émerger, de trouver une place de direction. Quant au nouveau système social de la société à venir, tout dépendra de la force que chacun réussira à exprimer.*

Tu as dit – je me permets de te tutoyer, tu es si jeune – une chose sur laquelle je suis parfaitement d'accord avec toi, parce que tu m'as parlé de la révolution ou d'un réformisme marxiste extrémiste. Alors, tu comprends, comme je suis marxiste depuis trente

ans, je ne peux qu'être d'accord avec toi. Mais alors il faudrait évoquer le comportement du parti communiste aujourd'hui par rapport à tous ces problèmes, de la possibilité ou de l'impossibilité de faire la révolution. Le discours deviendrait franchement politique, ce serait presque un discours de parti et il me semble que la conversation risquerait de caler, je ne sais pas bien... Mais je voudrais quand même te dire ceci : qu'il serait déjà trop tard selon moi pour une éventuelle révolution marxiste du type de celle que tu évoques. Parce que le sous-prolétariat romain, par exemple, et une grande partie des prolétaires du Nord, et d'énormes couches de la population du Sud ont déjà subi le génocide : ce sont des cadavres, par rapport à ce qu'ils étaient. Il me semble que leur destin historique est de vivre dans cet état de mort et de ressusciter comme toi, je ne sais quand, car je ne suis pas prophète et je ne veux pas l'être. Une révolution marxiste, une fois que le génocide a été perpétré me semble relever de l'utopie, bien davantage encore que mes propos sur l'école. Car, pour conclure, c'est tout un système social qui est responsable de la marginalisation des couches de la société qui parlent le dialecte, c'est-à-dire, les pauvres, et ce système social a été constitué pendant très longtemps par l'articulation du clergé et du fascisme, par le pouvoir répressif et policier, par le vieux capitalisme arrogant et impérialiste. Or, aujourd'hui, le système social se trouve à mon avis changé de manière révolutionnaire à l'intérieur même du capitalisme. La société de consommation est une forme absolument nouvelle, révolutionnaire du capitalisme, parce qu'elle possède en soi des éléments complètement nouveaux qui entraînent sa révolution : la production de biens superflus à grande échelle et donc, la découverte de la fonction hédoniste. Cette découverte est tel que ce nouveau capitalisme, ce nouveau système social, comme tu le dis, refuse qu'il y ait des pauvres, mais exige qu'il y ait des gens qui vivent bien et qui puissent consommer. Ce nouveau système veut des bons consommateurs, non des bons citoyens. Cela a entraîné une transformation anthropologique des Italiens. Pourquoi des Italiens plus que des autres ? Parce qu'il s'agit de la première véritable unification que l'Italie ait jamais connue dans son histoire. Je dis la première parce que l'Italie n'a jamais connu ni une unification monarchique, ni une unification luthérienne réformiste, qui a préparé la civilisation industrielle, ni la révolution bourgeoise, qui a été unificatrice, ni la première révolution industrielle. L'Italie n'a connu aucune de ces révolutions qui ont permis l'unité et l'homologation. Et c'est donc la première fois que l'Italie se trouve unifiée et c'est par la consommation. Il y a là quelque chose d'assez terrorisant et de définitif. Et alors, une fois qu'on accepte que le nouveau pouvoir n'est rien d'autre que le nouveau type d'économie et qu'on garde bien à l'esprit l'axiome premier et fondamental de l'économie politique, c'est-à-dire que le producteur d'aujourd'hui ne produit plus des marchandises, mais des rapports sociaux, c'est-à-dire de l'humanité, alors, si le mode de production est totalement nouveau, les marchandises ne le sont pas moins, ainsi que le type d'humanité qui se trouve produit. Une fois qu'on a établi ce point, il faut voir si ce projet d'une rénovation totale, qui consiste à donner, à porter l'hégémonie à des populations qui ont été détruites par cette rénovation de l'humanité est ou non possible. Je me demande alors si les dirigeants du Parti n'ont pas raison de se rendre face à l'évidence des faits, s'ils n'ont pas raison d'être machiavéliques et réalistes à l'italienne, et de proposer un compromis historique, qui aurait pour finir une fonction purement conservatrice. Car la seule ville, l'unique lieu de culture où cette opération culturelle dont parlait la personne albanaise ait été menée à bien, c'est justement Bologne, la ville communiste. Quel rôle les communistes ont-ils joué à Bologne ? Ils ont eu une fonction conservatrice : ils ont conservé le centre histo-

rique, ils ont fait en sorte en plus que la conservation soit bien faite, parce qu'ils ont conservé l'intérieur et l'extérieur des maisons, comme elles étaient jadis, mais ils les ont remises sur pied en supprimant la misère et l'humidité. Et ainsi, les habitants n'ont pas changé. Les rapports sociaux à Bologne, le type de vie des Bolonais est encore, comme on le dit de manière un peu rhétorique, à *visage humain*. À Bologne, donc, les communistes ont assumé une fonction fondamentalement conservatrice et c'est celle qu'ils s'approprient à appliquer dans le pays, si jamais ils sont acceptés au gouvernement et qu'ils peuvent mener à bien leur projet.

Professeur D'Armento : *Pasolini a dit qu'il était marxiste depuis trente ans. Je voudrais rappeler que Marx avait prévu l'appauvrissement de l'ouvrier de la grande industrie par rapport à l'ouvrier de la production artisanale. Mais cela ne conduit pas Marx à éprouver de la sympathie pour les artisans ou à proposer un retour à l'artisanat, positions que je trouve en revanche chez Pasolini quand il suggère que la solution à certains problèmes consiste à regarder en arrière et à retourner en arrière. Je voudrais donner un exemple qui ne concerne pas l'Italie, justement pour éviter de tomber dans des questions de parti et de politique nationale. La revue *Scrutiny* à laquelle a collaboré Caudwell¹, ne cessait pas, avec ses positions de gauche, de se tourner vers le vieux système agraire de l'Angleterre. Or Caudwell s'en est éloigné au moment où il a compris qu'il s'agissait là d'un terrain qui conduisait nécessairement à glisser vers des positions conservatrices. Pasolini nous dit qu'il aurait fallu sauver les périphéries de Rome, parce qu'il pense, avec des termes proches de ceux de Marcuse, que la question de la capacité de transformation des rapports sociaux et des rapports capitalistes de production, peut être posée simplement au sous-prolétariat, au marginal, au chômeur des périphéries. En Italie, les partis qui représentent institutionnellement les classes qui montent, utilisent au contraire une pratique politique complètement différente qui privilégie la classe ouvrière. Pour ce qui est de l'école et de la télévision, je retrouve dans la position de Pasolini celle d'Illich², qui évoque la déscolarisation. Gramsci parlait d'émancipation, et l'émancipation ne signifie certainement pas qu'il faut enfermer l'individu dans son monde culturel limité, qu'il pourrait exprimer avec son dialecte. Ainsi, et peut-être que Pasolini a raison sur ce point, aller à l'école pour enseigner le grec ou le sarde, ne sert pas à l'émancipation de ces personnes. S'il s'agit de les émanciper, du point de vue de la culture nationale, nous devons leur donner des instruments lexicaux et linguistiques adéquats. Il est vrai que l'école unifiée a servi les intérêts d'un capitalisme qui devait réorganiser ses structures de production et avait donc besoin d'une force de travail plus qualifiée pour pouvoir mieux l'utiliser et mieux l'exploiter. Pourtant Marx n'aurait jamais osé parler en termes négatifs d'une réforme de l'école qui émancipait la force de travail, quand bien même il s'agissait momentanément pour le capitalisme de se donner les moyens de l'exploiter de manière plus vulgaire. En réalité l'école a aussi donné au sous-prolétariat la possibilité de s'agréger dans les organisations politiques de notre pays. C'est l'école qui a permis au parti communiste et au parti socialiste de se développer. Et c'est cette école dont on parle en des termes si négatifs qui a donné des jeunes gens qui ont voté contre l'abrogation du divorce. Cette école n'est pas seulement le fruit du capitalisme, elle a aussi été voulue par le mouvement ouvrier, par le mouvement démocratique de notre pays. Je me permettrai une dernière remarque : Luigi Maria Lombardi Satriani³ estime que la culture anthropologique doit être connue et qu'une fois connue, elle doit être utili-*

1. Christopher Caudwell (1907-1937) est le nom de plume de Christopher St John Sprigg. Ce marxiste est mort pendant la guerre civile espagnole.

2. Ivan Illich (1926-2002). Penseur radical, il a développé son œuvre critique dans les années 60 en faisant porter sa réflexion sur les institutions sociales de l'ordre capitaliste à travers des analyses précises des systèmes de santé, d'alimentation, etc. Fayard a commencé en 2004 la publication de ses œuvres complètes.

3. Né en 1936, Luigi Maria Lombardi Satriani est anthropologue. Il enseigne l'ethnologie à l'université *La Sapienza* à Rome après avoir longuement professé l'anthropologie culturelle à l'université de Naples. Il est aujourd'hui sénateur et spécialiste des organisations mafieuses.

sée en termes politiques. C'est que, comme la culture anthropologique est produite pour se défendre face à la culture dominante et nationale qui procède au nivellement, le mouvement ouvrier doit se saisir de toutes ses connotations et les utiliser dans une optique révolutionnaire. Ainsi des deux hypothèses proposées par Pasolini, je n'accepterais que la seconde : non la conservation en termes simplistes, mais l'utilisation révolutionnaire. À nouveau je me distinguerais des termes proposés par Pasolini : il ne s'agit pas d'utiliser cette culture comme le font les Basques, ou les Irlandais (même si sur l'Irlande, je suis d'accord avec toi), mais de l'utiliser d'un point de vue national. Par ailleurs, pour ce qui est de la Grèce, je ne vois pas quel type de révolution elle pourrait bien accomplir. Les camarades de la Grèce peuvent bien le faire, si tu veux, mais pas les camarades grecs eux-mêmes.

Je fais d'abord une remarque qui va peut-être te toucher un petit peu. Depuis quelques temps, je me dis qu'on voit se former en Italie un nouveau type de clerc : le clerc progressiste. C'est la victoire du parti communiste qui rend cette nouveauté assez préoccupante. Bon, il est clair que je me considère de manière très profonde comme un progressiste. Toutes les accusations que vous faites sur mon prétendu désir de retourner en arrière sont de pures folies, et tout simplement parce que je n'ai jamais écrit qu'il fallait retourner en arrière. Venez me montrer où j'ai écrit cela. Où ? Regardez point après point, et moi, point après point je vous montrerai que vous avez tort : vous vous êtes trompés, je n'ai absolument pas l'intention de revenir en arrière, précisément parce que je me pose des problèmes plus actuels. Je flaire les problèmes du moment. Je ne suis pas un scientifique qui fait ses recherches, je ne suis pas un pédagogue, je suis un écrivain. Ce que je dis en tant que pédagogue, ou en tant qu'essayiste, je l'écris parce que je le vis, et, en le vivant, je suis condamné à vivre l'actualité dans son moment le plus actuel. Et sinon, où pourrais-je bien aller pêcher mes arguments ? Je les pêche justement dans ce qu'il y a de plus actuel. À mon avis, ce nouveau clerc que j'évoquais, et qui serait le progressiste, commence à devenir dominant dans la culture nationale. Or il transforme les élans qui étaient authentiques en élans rhétoriques. C'est lui en fait qui est dépassé. Il est dépassé, parce qu'il ne prend pas en considération les changements profonds et radicaux qui sont survenus et ne cessent de survenir en Italie depuis dix ans et qui sont dus à un nouveau type de capitalisme. Nous sommes face à un capitalisme complètement nouveau, et il faut donc lutter différemment, être progressiste en un sens différent sans craindre même de risquer de temps en temps ce que tu as dit d'un ton tellement alarmé à propos de la revue *Scrutiny*. Il se peut que la revue *Scrutiny* ait eu raison et que Caudwell ait eu tort. Il faut le démontrer et en discuter. Quant tu utilises le mot émancipation, tu te sers d'un terme horriblement vieilli. On ne pourra plus jamais utiliser ce mot parce qu'il a jauni, vieilli ; il s'est flétri. Pour entrer ensuite dans le <?>, un peu au hasard, parce que ton intervention était longue, tu parles d'émancipation en faisant référence à Gramsci ; mais à l'époque de Gramsci, c'était parfaitement légitime de parler d'émancipation, parce que Gramsci travaillait il y a quarante ans, dans un monde archaïque, que nous n'osons même plus imaginer. Et toi qui es si jeune tu ne peux même pas imaginer le monde dans lequel Gramsci évoluait. Et le monde à l'intérieur duquel travaille un grand écrivain qui était aussi un grand politique, n'est pas fait seulement de la lutte des partis. Peut-être sais-tu comment était le parti communiste à l'époque, comment s'est passée la scission du parti socialiste et du parti communiste, mais je suis sûr que tu sais tout cela parfaitement, mais je te rappelle que le réseau de significations à l'intérieur duquel vivait Gramsci, ce que l'on a coutume d'appeler le milieu de vie de Gramsci, était radicalement différent du nôtre. Alors, dans ce contexte, il était tout à fait juste de parler d'émancipation, parce que

les bergers sardes étaient et vivaient dans une situation donnée. La différence est inconcevable. C'est pourquoi tu ne peux pas me rappeler Gramsci comme exemple d'émancipation, tu peux l'évoquer comme un anneau dans une chaîne historique qui peut conduire à faire de nouveaux raisonnements aujourd'hui, à proposer une nouvelle manière d'être progressiste, ou un nouveau mode d'être gramscien. Si Gramsci était là, qui sait ce qu'il dirait. Tu le cites comme une autorité, comme Gramsci. Parce que le terme de génocide, je ne l'ai pas inventé, c'est Gramsci, et quand il dit génocide, il prend une position ; il prend une position en faveur des victimes contre ceux qui les ont réduites à l'état de victimes. Il prend position en faveur des cultures locales qui étaient détruites contre la culture centralisatrice qui les détruisait. Ainsi, il est faux de dire que Gramsci ne prenait pas position en ce sens, et faux aussi qu'il soit réactionnaire de prendre position en faveur d'une culture populaire qui est en un certain sens arriérée, faux que cette défense signifie qu'on prétend retourner en arrière. Parce que, vois-tu, Gramsci était pour eux : il était pour cette culture, il aurait voulu que ces cultures survécussent, parce que ces cultures étaient celles des ouvriers, des prolétaires, des sous-prolétaires, des paysans. Et il est clair qu'il ne voulait pas leur destruction. Il voulait au contraire que leurs cultures entrent dans un rapport dialectique avec la grande culture bourgeoise dans laquelle, tout comme Engels, il s'était lui-même formé. Il était radicalement opposé à leur génocide. Je suis marxiste dans le sens le plus parfait du mot quand je hurle, quand je m'indigne contre la destruction des cultures locales, parce que ce que je voudrais, comme je le disais plus ou moins quand je répondais au jeune garçon avec qui je parlais auparavant, c'est que ces cultures particulières contribuent à enrichir la culture dominante. Je voudrais que leur rapport soit dialectique. Puis tu me dis qu'il faut rendre responsable le sous-prolétariat. Mais, en tant que sous-prolétariat classique, on ne peut pas le rendre responsable. On ne peut pas le faire, parce que, si l'on passe sur le terrain linguistique par exemple, je peux te dire que la culture du sous-prolétariat est une culture qui n'est pas historique, par rapport à l'histoire bourgeoise. Je le sais parfaitement, voudrais-tu que je l'ignore ? Regarde un peu la poésie populaire : la poésie populaire est vécue comme telle pendant des siècles. J'ai fait un recueil de poésies populaires, et je sais que les dernières poésies qu'on peut recueillir, peut-être encore aujourd'hui de la bouche de quelque vieux, dans quelque partie du sud de l'Italie, et les poésies recueillies par d'Ancona et par Nigra il y a un siècle, sont parfaitement identiques¹. Il n'y a pas eu d'évolution. Ainsi, il est clair que le monde du sous-prolétariat, le monde paysan, archaïque, est aujourd'hui loin de vous. Tu m'accuses de l'ignorer ? Tu voudrais que je retourne dans la non histoire ? Mais cette civilisation était vie, vitalité. Car si ces poèmes n'évoluaient pas dans le sens dialectique du mot auquel nous sommes habitués, ils ne cessaient de se régénérer. Or c'est le signe d'une grande vitalité. Il est vrai que les inventions linguistiques des inventeurs de la poésie populaire, ou des inventeurs du lexique ou du jargon populaire n'étaient pas des innovations au sens propre du terme, elles ne consistaient pas à renverser le code, elles restaient des inventions et c'est là la différence substantielle entre la poésie cultivée de la classe dominante et la poésie populaire. Dans la poésie populaire, les inventions ne sont pas des

1. Né à Pise en 1835 et mort à Florence en 1914, Alessandro d'Ancona fut professeur de littérature italienne à l'université de Pise. Il fut l'initiateur, avec Adolfo Batoli de la « méthode historique ». Il est l'auteur de nombreux ouvrages, dont ses *Études sur la littérature italienne des premiers siècles* (1884). Il s'est proposé de recueillir les poésies traditionnelles. Diplômé et poète, Constantino Nigra (1828-1907) est l'auteur d'études importantes sur le folklore piémontais. Il faut citer la très importante édition des *Canti popolari del Piemonte* à laquelle Nigra a consacré de très nombreuses années en recherchant et en recueillant des chansons traditionnelles de la culture populaire.

innovations, elles ne touchent pas au code, et donc le code est immobile et leur histoire reste immobile. Dans le cas de la poésie cultivée qui est la poésie de la classe dominante, il en va tout autrement : les inventions sont aussi des innovations et un poète renouvelle constamment le code. Je sais bien que le sous-prolétariat et la civilisation paysanne sont à l'extérieur de ce qu'on appelle l'histoire, et pourtant, je n'ai jamais pensé dire (jamais, tu comprends ?) ce que tu me dis. Et pour conclure de manière un peu désordonnée, à propos de l'école et de la télévision : je n'ai rien contre l'école ou contre la télévision en tant qu'instruments. Il s'agit d'instruments merveilleux et la télévision surtout. Réfléchis un peu à ce que pourrait être la télévision. Mais je n'ai rien non plus contre l'école. Au contraire, j'ai même une tendance pédagogique et donc j'aime beaucoup l'école. Quant au titre de l'article du *Corriere della Sera*, « l'école et la télévision doivent être abolies », je n'ai pas dit « abolies », j'ai dit : « doivent être suspendues ». J'ai même développé ainsi : « elles doivent être suspendues jusqu'au moment où on connaîtra un autre type de développement ». Et c'est là toute la question. C'est toujours dit à la manière de l'utopie car je sais bien qu'on ne peut rien « suspendre ». Mais le sens précis est celui-là : non pas « abolies », mais « suspendues ». Construisons une véritable école obligatoire, qui, de la manière dont elle se présente, est vraiment pénible, ridicule – une relique ridicule de l'humanisme. Arrivés là, tu vois bien que je ne propose pas qu'on revienne à l'école humaniste, il n'y a pas de retour en arrière. Pour ma part, je réformerais l'école moyenne de manière profondément pragmatique : et par exemple, je ferais des auto-écoles dans les cours moyens. Ou alors j'enseignerais dans ces écoles comment on paie ses impôts, ou l'hygiène, ou les aliments qui sont mauvais pour la santé, et ceux qui sont bons, et même une certaine forme d'éducation sexuelle, à un certain niveau ; des lectures, je ferais faire des lectures libres et quand l'école obligatoire sera réformée plus ou moins en ce sens, on pourra aussi enseigner l'histoire – quand on en aura fini avec cette historiette enseignée pendant les trois ans – mais pensez un peu à l'histoire qu'on peut enseigner pendant ces trois années, c'est vraiment ridicule, c'est quelque chose qui peut vous rendre stupide pour toute la vie. Je ne voulais donc pas dire « abolir », et pas plus je ne veux retourner en arrière, aux ghettos, à l'ancienne culture, non, rien à voir : je voudrais que les réformes soient réelles et non pas purement rhétoriques. Et la même chose vaut pour la télévision.

Professeur Sobrero : *je suis tout à fait d'accord avec beaucoup des choses que vient de dire Pasolini. Mais je voudrais me reporter au niveau d'un opérateur culturel moyen, au niveau de l'enseignant qui a besoin de perspectives, au-delà des diagnostics et des analyses. Il doit choisir entre faire et ne pas faire. Je voudrais souligner ce que Pasolini disait au début, et qu'il donnait comme un présupposé implicite de son discours, à savoir que tout est différent aujourd'hui, que tout a changé. C'est un diagnostic qui renvoie à la pointe de l'évolution sociale, qui renvoie à un certain lieu, à un certain moment, coordonnées depuis lesquelles il observe la situation. Or la situation, dans les faits, est très nuancée, très variée. Certes, cela doit être implicite dans ses mots ; mais l'enseignant a tendance à l'explicitier davantage devant sa conscience parce qu'il se trouve devoir travailler dans des réalités qui sont comme celles du Mezzogiorno, qui vont des communautés des montagnes aux ghettos des immigrés qui existent encore aujourd'hui. Il peut alors constater qu'un diagnostic qui était valide il y a dix ans dans sa totalité comme diagnostic de pointe vaut peut-être aujourd'hui comme diagnostic pour l'ensemble des écoles. N'oublions pas qu'il y a encore aujourd'hui des régions pré-réformistes, sinon anti-réformistes, des régions pré-expérimentales sinon anti-expérimentales. Je veux donc dire que le paysage historique, social et géographique est extrêmement diversifié. Pasolini lui-même a bien conscience que dans la*

perspective future d'un changement de l'école, les valeurs nouvelles, les valeurs comme celles de ce « fardeau pesant » qu'il nous faudra porter ou changer, eh bien ces valeurs font défaut, concrètement, positivement. Et pourtant, il a aussi affirmé la nécessité de procéder à un renversement dans le tissu social lui-même, tel que les classes sociales parviennent à gérer au moins la maîtrise de la langue. Et alors l'enseignant se trouve dans l'obligation de choisir une voie, qui n'est ni révolutionnaire, ni extrémiste, ou radicalement différente. Il doit simplement adopter toute une série d'hypothèses de travail subalternes. Alors, dans cette optique, dans cette hypothèse de travail subalterne, il ne faut pas réfuter l'utilisation du dialecte dans certaines situations pour résoudre certains problèmes dont sinon on ne saurait pas comment sortir. On évoquait il y a un instant le problème de l'absence de parole, du silence des pauvres. Ces problèmes que l'on rencontre dans le cas de cultures en contact les unes avec les autres, ne trouvent leur solution qu'à partir du moment où l'on récupère le dialecte comme une dimension de la personnalité humaine, comme la référence culturelle anthropologique à l'intérieur de laquelle on peut insérer l'élève pour qu'il puisse acquérir une conscience du milieu [en français dans le texte] culturel d'où il provient, et qu'il puisse ainsi trouver là des facteurs d'identification. S'il y a trente, quarante ou cinquante ans, le problème était de dépasser les dialectes pour arriver à la langue de l'unité, aujourd'hui, le problème est radicalement différent. C'est plutôt, comme on le disait, celui de dépasser cet italien, l'italien de Mike Bongiorno, l'italien de la télévision. Le dépasser, oui, mais dans quelle direction ? Je termine rapidement en soulignant ces deux aspects : d'une part, la figure d'un enseignant qui défend l'unité linguistique, qui reste malgré tout un instrument indispensable pour permettre aux classes moyennes, aux classes les plus basses, aux classes subalternes d'avancer dans la société. Et c'est véritablement un instrument auquel on ne peut pas renoncer. Mais d'autre part, il y a des situations spécifiques dans lesquelles on ne peut pas ne pas tenir compte du dialecte, au moins d'un point de vue anthropologique et culturel.

Je vais essayer de répondre, même si je n'ai pas grand chose à dire puisque je suis d'accord sur presque tout. Il y a quand même des variantes qui vont nous permettre d'apporter quelques précisions utiles. Par exemple, je ne me souviens plus si vous avez parlé de diversification. Or, c'est vrai, il y a encore en Italie des facteurs de diversification même s'il y en a moins qu'il y a dix ans. Mais alors qu'il y a dix ans, la diversification correspondait à un véritable pluralisme culturel, dans le sens anthropologique du terme, aujourd'hui, la diversification est celle qui distingue des niveaux économiques, qui entraînent à leur tour des situations de caractère bureaucratique. D'un point de vue pratique, alors que la diversification, il y a dix ans, était une diversification qui reposait sur des réalités, aujourd'hui, elle repose surtout sur des questions de survivance. Elle se pose aujourd'hui – et je ne le dis, ni positivement, ni négativement, mais plutôt comme une donnée – comme une survivance. Le dialecte n'est plus le problème d'une réalité culturelle et anthropologique, mais celui d'une survivance culturelle et anthropologique. Or, il est bien plus difficile de devoir traiter avec des phénomènes de survivance qu'avec des réalités. Et alors je dois dire qu'effectivement la difficulté pédagogique que vous évoquiez est véritablement gigantesque. Si je me retrouvais aujourd'hui dans une école, je dois avouer que je n'envierais pas votre situation, parce que véritablement, je ne saurais pas quoi dire, ni quoi enseigner. Il faudrait tout enseigner depuis le début, en abandonnant les choses qu'on nous a imposées pendant tant d'années, ces vérités qui nous semblaient absolues – et je veux parler de certaines idées du progressisme, ou, pour un catholique, disons, de certaines réalités, que nous pourrions appeler chrétiennes ou religieuses – et pourquoi pas ? Or, toutes ces vérités qu'on nous a présentées pendant tant d'années sont aujourd'hui profondément remises en cause, remises en cause par le changement de la réalité de notre pays. Il est donc très difficile à un enseignant d'ouvrir la

bouche et d'enseigner parce qu'un enseignement de type répressif est impossible et que l'enseignement de type non répressif, basé sur la tolérance, a commencé lui aussi à montrer ses lacunes. Et il n'est pas moins terrible de tenter d'impliquer l'élève dans un problème auquel il n'est pas vraiment capable de participer. C'est qu'à la lutte désespérée d'un groupe de professeurs s'opposent toute une vie, toute une existence, une famille, une télévision, un sport, les motos, les voitures. Il est particulièrement difficile d'impliquer l'élève parce qu'il connaît, à un niveau existentiel dont il n'a pas toujours conscience, une nouvelle qualité de la vie. Et là-dessus, il n'y a pas grand chose à faire. C'est là un problème très difficile pour vous, les enseignants. Les questions, plutôt que de les poser avec les élèves, et même si c'est la seule solution, la seule possibilité, vous devez commencer à vous les poser avec votre propre conscience. Si je pose le problème de savoir jusqu'à quel point mon progressisme est réel, ou si c'est en revanche une forme de cléricisme, avec sa rhétorique et sa morale, par exemple (comme ça, pour dire quelque chose qui me tient vraiment à cœur en ce moment) il doit s'agir d'une discussion profonde, désespérée et sincère avec ma propre conscience.

Professeur Governali : J'enseigne dans une école de Corleone. Mes élèves, qui sont des lycéens, éprouvent un sentiment de honte, ils ont peur de s'exprimer en dialecte entre eux, ils s'efforcent de parler l'italien, peut-être un peu maladroitement. Ils ne veulent pas renoncer aux comportements qu'on leur a imposés de l'école élémentaire au lycée. Je change de milieu et je vais à Palerme. Dans certains salons soi-disant « chics », on assiste à une récupération du dialecte. Ainsi ce à quoi mes élèves ont renoncé se retrouve à nouveau dans d'autres milieux. Qu'est-ce qui se passe ? Mes propres élèves acceptent à nouveau la culture dialectale que nous avons contribué à éradiquer en eux, quand elle leur est proposée par d'autres milieux. Un simple exemple : autrefois quand mon père revenait du travail des champs, il avait l'habitude d'enlever ses blue-jeans, qui s'appelaient alors les pantalons en toile d'Afrique. Or, aujourd'hui, mon père n'aurait plus à avoir honte de porter des blue-jeans pour aller se promener au centre, au cercle, parce que les blue-jeans sont maintenant portés par les classes sociales bien plus élevées que celle à laquelle il appartenait. Et ainsi on assiste, il n'y a pas de doute, à une récupération de la culture mineure, et c'est bien qu'il en soit ainsi. Mais au même moment où cette récupération survient, elle perd toute la dimension révolutionnaire qu'elle avait à l'origine. Et encore une fois, c'est toujours une petite partie de l'élite culturelle et sociale qui travaille pour le peuple, et non avec le peuple.

Cette dernière intervention me donne l'occasion de reprendre un peu cette question qui avait émergé tout à l'heure mais de manière fragmentaire. Je pourrai aussi apporter quelques précisions. La chose me paraît plutôt intéressante. Je voudrais souligner ceci : la personne qui est intervenue a dit que ses élèves tendent désormais à parler l'italien à l'extérieur de l'école, parce qu'ils ont peur du dialecte. Il a ajouté que ce besoin de parler en italien et cette peur du dialecte étaient dus au fait qu'à l'école c'est bien cela qu'on leur enseigne. Or, à mon avis, le problème n'est pas là. Il n'est pas là parce que justement, il y a dix ans, à l'école (il est clair qu'il s'agit d'une école, d'un lycée, ou de quelque établissement de ce genre), on enseignait exactement les mêmes choses, on enseignait l'italien de manière beaucoup plus répressive, et pourtant, les étudiants, quand ils sortaient de l'école, parlaient dialecte entre eux. Ils n'éprouvaient pas cette peur dont vous parlez. Cela signifie bien que ce n'est pas l'école, ou pas l'école seulement, mais l'école en tant qu'un des instruments qui permettent à l'italien, à la *koiné* de l'italien de s'imposer mais ce n'est pas le seul instrument. Il y a tout un mouvement national qui pousse ces jeunes de Corleone à éprouver un sentiment de honte face au dialecte. Et ce mouvement fait partie du génocide dont je parlais. Le sicilien a été détruit

à travers ce génocide, et les jeunes de Corleone veulent être comme les Milanais, et pire, ils le sont ou tendent à le devenir. Le facteur de destruction du sicilien à Corleone n'est pas l'école, sinon en partie, mais c'est plutôt ce mouvement de centralisation nationale qui est dû au centralisme de la société de consommation. Alors pourquoi parle-t-on en dialecte dans les salons ? Pourquoi y redécouvre-t-on le dialecte ? Précisément parce que les salons sont en retard, parce qu'ils découvrent le dialecte aujourd'hui, dix ans après. Dans les salons, grâce au référendum et aux élections, un certain progressisme est devenu à la mode, et on a récupéré le dialecte à travers le progressisme. Et donc, ceux qui sont en avance aujourd'hui, et je ne le dis ni comme un compliment, ni comme une critique, ceux qui sont en avance, dans le sens que ce terme recouvre aujourd'hui, ce sont les jeunes qui éprouvent de la honte s'ils doivent parler dialecte ; et ceux qui sont en retard, ce sont ces pseudo-progressistes de salon qui parlent le dialecte. La conclusion pourrait donc être celle-ci : on parle de récupérer le dialecte, mais en fait ici personne n'ose plus parler de récupérer le dialecte, parce que cette récupération s'est révélée un problème plus qu'une réalité. C'était une réalité, je le redis, il y a dix ans ; comme aujourd'hui, il ne s'agit plus d'une réalité mais d'une survivance, on se dit : récupérer quelque chose qui survit, c'est faire œuvre d'archéologue, faire œuvre de musée. Comprenons-nous bien : les musées sont des institutions parfaitement respectables parce que, quand on va à Londres ou à Paris, on voit des musées merveilleux et on sent combien on gagne en profondeur de sentiment. Parce que là-bas, il y a la criminalité, les problèmes de la société de consommation bourgeoise, comme ici, mais en revanche, il y a de vieilles institutions bourgeoises tout à fait respectables qui offrent une contre-partie. Il ne faut pas avoir peur non plus d'être des gardiens de musée, parce que les musées ont leur fonction ; pourtant, alors qu'autrefois la récupération du dialecte apparaissait presque comme un devoir juste, réel, coïncidant avec l'époque que nous vivions et avec un véritable sentiment de progrès, aujourd'hui il s'agit plutôt d'un problème : faut-il, ou non le récupérer ?

Tempiesta (étudiant) : *Pasolini a proposé l'idée d'une indépendance à partir de la langue. L'individu devrait demander l'indépendance de sa communauté sur une base linguistique. Or, comme il porte ce procès à l'extrême, arrivant jusqu'au point limite de l'indépendance politique, je voudrais demander : jusqu'à quel point peut-on aller ? Parce que, si nous considérons la langue comme un instrument personnel, nous finirons par arriver à une demande d'indépendance au niveau personnel. En outre, je trouve qu'il y a une erreur à ne retenir que les aspects positifs de la culture populaire sans essayer de mettre en évidence aussi les avantages du processus bourgeois auquel on a assisté depuis quelques années. Il faudrait au moins introduire un peu de médiation entre ces processus, populaire et bourgeois, pour laisser ensuite de la place au seul mouvement populaire. En pratique, je demande : quelle est la véritable fonction de l'école dans cette affaire ?*

En vérité, j'ai l'impression d'avoir déjà répondu à ces questions ici même. Essayons d'articuler ton exposé en deux parties : d'une part, tu as fait preuve d'un peu d'ingénuité en prenant à la lettre une chose que j'avais présentée comme un paradoxe – à savoir que les Grecs, ici, de Roghudi ou de Calimera, devraient prendre les armes et se comporter comme le font les Corses. Ce que j'ai dit est paradoxal. Prends-le comme un paradoxe. Tu as offert ton interprétation ingénue de ce que j'ai dit jusqu'à formuler l'hypothèse d'une indépendance, individuelle, parce que chacun a son jargon personnel, son idiolecte, comme tu le dis à juste titre. Mais pourquoi pas ? Effectivement, pourquoi

pas ? À un certain point, le moment anarchique qu'il y a en nous, que, par bonheur il y a en chacun de nous, c'est-à-dire le moment subversif qu'il y a en chacun de nous, et même chez ceux qui l'ignorent, et qui se manifeste surtout chez les poètes, consiste très précisément en cela. Il s'agit de revendiquer l'indépendance totale, absolue, le séparatisme total, absolu en tant qu'individu. Restons toujours < interruption du public > j'ai compris, ne pas intervenir. À ce point, nous lutterons contre des moulins à vent, parce qu'il s'agit d'un paradoxe ; je l'ai dit comme une image poétique ; prends-le comme une image poétique qui pourtant a son fond de réalité. Car si cette fameuse décentralisation, cette fameuse autogestion, dont on parle de manière rhétorique peut avoir une signification effective, il faut la radicaliser, il faut qu'elle prenne conscience d'elle-même et qu'elle devienne une forme d'extrémisme et de séparatisme, sans arme, ni stupidité ni fanatisme. En revanche, la réponse que nous avons plus ou moins apportée avec ceux qui sont intervenus, c'est qu'aucun d'entre nous ne saurait dire ce que doit être aujourd'hui la fonction de l'école, ni comment et dans quelles limites il faut procéder à la récupération du dialecte et enfin, on a vu aussi que nul ne sait dire comment on pourrait accepter le processus capitaliste que nous avons décrit. D'une certaine manière, il s'est agi d'un développement qui a porté avec lui, qui a réalisé cette façon de vivre. Il faut donc, d'une certaine manière, l'accepter. Or, personne ici, pas même moi, ne saurait répondre à ces questions. Nous nous sommes posé des questions : nous nous sommes demandé ce qu'un enseignant fait à l'école. Or, c'est à lui-même comme à ses élèves que l'enseignant doit demander ce qu'il faut enseigner, comment l'enseigner, et comment récupérer le dialecte. Tout est problématique, et plus que tout encore, la possibilité d'une action politique claire, que je n'aperçois nulle part, je te l'avoue. Et par exemple : comment faire accepter le progrès bourgeois de la société de consommation, en essayant de limiter ces terribles irréalités qu'il a créées, cette destruction des cultures réelles dont il est responsable, et ainsi, ce vide qu'il a créé autour de l'italien. Mais tout cela, je te le présente comme un problème, je ne sais pas te répondre. Pourtant je sais bien qu'il faut poser le problème.

Un étudiant : *Aujourd'hui, nous assistons à une lutte entre deux cultures : une culture porteuse de valeurs, qui sont plutôt des contre-valeurs et une autre culture qui est opprimée parce qu'elle n'a pas le pouvoir économique, le pouvoir politique, le pouvoir des mass media, de l'école, de toute l'organisation de la société et qui pourtant, elle, est bien porteuse de valeurs. [...] Dans cette lutte des cultures, je crois que notre devoir [...] est d'assurer la renaissance de cette culture, et pas seulement en rassemblant, par exemple, les vieilles chansons ou les vieilles poésies populaires [...] mais en faisant en sorte que cette culture soit un sujet de création, qu'elle devienne vraiment la culture de nous tous [...]. Nous devons être capables de secouer toute cette culture bourgeoise qui nous a été imposée par la famille, l'école et la société. Mais comment y parvenir ? Précisément en rejoignant ce moment où les masses populaires nous tiendront ce discours. Il faut se mettre dans cette perspective : ce n'est pas nous qui devons aller faire des discours, des beaux discours, mais nous devons nous laisser guider. Je crois que l'école ne pourra pas changer du jour au lendemain, parce que l'école est insérée dans ce type de société et nous le savons bien. Donc, si jamais il y avait des concessions en faveur de l'école populaire ou en faveur des dialectes, ce sera simplement, et c'est malheureux, qu'on aura fini par céder quelque chose... pas plus... Pourtant cette conscience des choses ne doit pas nous arrêter [...] – applaudissements.*

Je ne comprends pas pourquoi on t'applaudit. Tu t'es demandé pourquoi tu n'arrivais jamais à finir tes phrases ? Tu ne réussissais pas à finir tes phrases parce que tu tournais autour d'une espèce de lumière spirituelle, louable, certes, pleine de bonne volonté, mais

aussi de rhétorique. Alors, ou tu trouvais une belle chute – mais c’était un peu démagogique, ou alors tu ne pouvais pas finir. Et je vais te dire tout de suite pourquoi, pourquoi toi (et je te le dis justement avec beaucoup de sympathie) tu t’es mis dans ce groupe de progressistes dont je parlais il y a un instant. Tu as tenu les propos d’un nouveau clerc, tu ne t’es jamais posé des questions réelles. Quand tu dis que les masses doivent venir nous parler, et que nous devons écouter ce que disent les masses, tu récites le *mea culpa* de notre conscience de petits bourgeois. Tu as honte d’être un bourgeois et tu construis un mythe, justement, de manière rhétorique, de ces masses populaires porteuses de valeurs. Et pourtant les choses ne se passent pas exactement de cette façon : et pourquoi non ? Parce que tu as dit qu’il y a deux cultures : notre culture bourgeoise (dont tu as un peu honte), et l’autre. Mais les autres, les jeunes de Corleone, eux ils ont honte de leur dialecte. Tu fais la même erreur qu’eux de manière symétrique. Tu ne dois pas avoir honte de ta culture bourgeoise, parce que la culture bourgeoise, celle de la Révolution française et des Lumières a donné Marx et la conscience de la valeur des masses. Et puis la situation n’est pas celle que tu décris, parce que tu parles des valeurs, des valeurs de la culture bourgeoise, comme de contre-valeurs, ce qui n’est peut-être pas très juste. Moi oui, moi je peux le dire que les valeurs de la culture bourgeoise sont des contre-valeurs. Je le dis, mais à un niveau paradoxal, poétique. En fait, essayons d’y penser, il s’agit de valeurs que nous pouvons juger en bien ou en mal ; mais quoi qu’il en soit, ces valeurs connaissent aussi un moment objectif qu’il faut prendre en considération. Ces contre-valeurs de la culture bourgeoise, qui sont, il faut le préciser, les valeurs de la culture de la société de consommation, et n’ont rien à voir avec les valeurs de la culture bourgeoise cléricale fasciste ; ces contre-valeurs que tu appelles les contre-valeurs de la culture de la consommation ont contaminé principalement les masses populaires, dont tu dis qu’elles sont porteuses de valeurs, parce que les masses qui ont vécu un peu à l’extérieur de l’histoire jusqu’à maintenant, sans opposer, comme nous le faisons nous, les élites bourgeoises, certaines de leurs convictions à ces contre-valeurs, en les jugeant négativement, ont prêté le flanc au génocide. Et ainsi, ces masses populaires que tu évoques, elles n’existent plus, sinon de manière fragmentaire et chaotique et ces valeurs dont tu dis qu’elles devraient nous les enseigner, sont déjà les contre-valeurs de la culture petite bourgeoise de la société de consommation. Ces valeurs dont tu parles, en fait, ont survécu, elles sont des survivances, comme nous l’avons dit de nombreuses fois. Mais nous devons nous poser le problème du rapport entre la culture historique (que nous jugeons négativement, parce qu’il s’agit de la culture de la petite bourgeoisie néo-capitaliste, consommatrice, centralisatrice, totalisante et donc totalitaire) et ces survivances populaires, qui sont encore là effectivement, au moins sur le plan phonologique – parce que les dialectes ont désormais disparu, mais les prononciations dialectales sont encore là, voilà pourquoi je dis que ces survivances sont au moins là sur le plan de la phonologie. Il est vrai que ce type de survivance est massif. Ainsi, le vrai problème qu’il faut poser est plutôt celui-ci, et c’est un problème extrêmement difficile : la lutte entre une culture que nous n’acceptons pas et une culture qui est finie. Et c’est la question de fond que nous nous sommes posée ici aujourd’hui et qui rend si difficile l’intervention pédagogique, et donc, la fonction même de l’école. Tu parles des fonctions de l’école de manière un peu spirituelle, de manière un peu rhétorique, mais avec beaucoup de bonne volonté, avec beaucoup d’enthousiasme, et puis en fait, si tu devais enseigner, si tu devais te trouver devant des gamins, il faudrait bien que tu te demandes ce que je suis en train de te demander ici même, qui est une question difficile et qui ne doit pas être

posée sur un plan moral : nous ne devons pas nous sentir obligés à des devoirs envers les masses, du type de celui que tu évoquais : « nous devons écouter ce que les masses ont à nous dire », parce que ces masses ont été complètement détruites et polluées. *Polluées*, voilà ; le mot juste est *polluées*.

Professeur : *Je voudrais poser une question à Pasolini metteur en scène. J'ai vu le Decameron et Les contes de Canterbury et j'ai lu quelque part qu'une polémique assez dure vous oppose aux metteurs en scène et aux producteurs de tous ces films innombrables qui se sont développés sur ce filon dont vous avez été l'initiateur. Or, au cours de cette polémique, il semble que vous ayez dit que les autres metteurs en scène n'avaient pas le droit d'imiter ce que vous aviez fait pour la simple raison que votre travail relevait de l'art et le leur de la pornographie pure et simple. Comment faire comprendre où finit l'art et où commence la pornographie ?*

À dire la vérité, la question que tu me poses est celle qui m'intéresse le moins. En revanche, je vais essayer de faire rentrer ton intervention dans le fil de notre discours que tu te proposais d'interrompre. À ta dernière question, je me permettrai de répondre plus ou moins par une boutade. La pornographie trouve sa fin en elle-même. C'est-à-dire qu'on représente un coût pour le plaisir plus ou moins commercial ou amusé de le faire, tandis que l'art englobe ce coût dans un autre contexte et le rend, par exemple, métaphorique. Il se trouve que je viens de faire un film qui s'appelle *Salò*, inspiré par Sade où l'on voit des choses terribles, qui, en réalité, prises l'une après l'autre, seraient parfaitement pornographiques, considérées à l'extérieur de leur contexte. Dans leur contexte, je ne crois pas qu'elles le soient, parce que ce contexte c'est celui du devenir marchandise des corps imposé par le pouvoir. À ce compte, tous les rapports sexuels sont une métaphore de ce devenir marchand des corps imposé par le pouvoir, c'est-à-dire, cette réduction des corps à des choses qu'Hitler a accomplies dans le sens propre du terme et que le nouveau pouvoir d'aujourd'hui accomplit avec ce génocide que je décrivais précédemment. Mais dans ton discours, et pour retourner un moment à ce que je disais auparavant et conclure là-dessus, je voudrais relever quelque chose. Je ne râlais pas contre les autres films parce qu'ils imitaient le mien. Non, je râlais parce que si demain l'entreprise Fiat voyait naître une entreprise qui prenait comme nom : *Fiat à l'italienne*, Fiat ferait immédiatement un procès et imposerait aux autres de changer de nom. Et bien, sur ce point, moi, au contraire, je ne suis pas protégé et cela me déplaît. Parce qu'il y a beaucoup de gens qui vont voir *Le Decameron Interdit*, ou *Le second Decameron* et qui croient que j'en suis l'auteur¹. Or je suis désolé, je devrais avoir le droit, exactement comme Fiat, Olivetti ou toute autre marque, d'empêcher que les choses qui sont faites par d'autres puissent passer pour des choses que j'aurais faites moi. C'est tout simplement une petite question personnelle sans importance. En revanche, pour ce qui est des trois films dont tu parlais, *La trilogie de la vie*, je voudrais dire une chose qui concerne un peu notre propos². Dans ces films, j'ai voulu représenter une réalité physique, une réalité des corps que je voyais détruite, précisément par ce génocide que nous évoquons. Une façon d'être homme, de regarder, de parler, de se comporter, de faire un geste, de parler en dialecte est en train de disparaître. Cette façon est détruite. J'ai donc fait ces trois films pour opposer cette façon d'être authentique à la pollution de la consommation. Telle était mon intention

1. La trilogie de la vie de Pasolini déclencha en effet une série de films pornographiques inspirés directement de son travail. Il rappelle ici les deux cas du *Decameron proibito* (1972, Carlo Infascelli) et du *Decameron 2* de Mino Guerrini. La seule année 1972 compte plus de cinquante films formant le genre du «cinema erotico-boccaccesco».

2. La trilogie est constituée par le *Decameron* (1971), *Les Contes de Canterbury* (1972) et *Les Mille et une nuits* (1974).

principale. Avec cette intention, il y avait des intentions, disons, collatérales : l'une était ma traditionnelle défense de la liberté d'expression, la lutte pour défendre celui qui veut raconter certaines choses d'une certaine façon et qui doit avoir le droit absolu et complet de le faire, et cela vaut aussi pour ceux qui font des films pornographiques, comme les Français l'ont déjà compris, et comme les Italiens le comprendront dans dix ans. L'autre élément qui revient à notre propos est celui-ci : la lutte pour la liberté sexuelle. Ces films portaient sur les corps, sur la manière d'être, sur la façon physique de vivre sa vie. Or comme l'acmé de cette façon physique, et même poétique de vivre, est la sexualité, j'ai voulu représenter le sexe aussi dans sa plus totale liberté. Ainsi, dans ces films, il y a aussi une lutte laïque, progressiste pour la liberté sexuelle. Aujourd'hui, je renie ces films. Je ne me repens pas de les avoir faits, parce que, au moment où je les ai faits, j'étais sincère et leur fonction était logique et précise. Mais désormais, je les renie, au nom de la rupture de mes rapports avec ce progressisme qui tend à devenir une nouvelle forme de cléricisme. Quelqu'un a dit, il y a un moment, mais je ne me souviens pas qui, que l'école telle qu'elle est, n'a pas été faite par la société de consommation bourgeoise ou par le néo-capitalisme, mais que nous aussi nous avons contribué à la faire. Eh bien, moi, j'étais parmi ceux qui ont contribué à faire cette école, en tant que progressiste des années cinquante ; j'étais de ceux qui luttaient pour la libération sexuelle, mais je me suis rendu compte que j'ai été doublé par la société de consommation. La société de consommation a construit son école, en exploitant et en falsifiant mon sens de la laïcité, mon rationalisme, mon besoin de tolérance, mon amour de la liberté, mon amour aussi pour la décentralisation. Il a accompli toutes ces opérations en les falsifiant. C'est un véritable sac de nœuds. Il en va de même pour la liberté sexuelle. Cette liberté sexuelle, pour laquelle j'ai tant lutté, la voici, elle est tout autour de nous, tous les jours, et c'est une chose effrayante, parce qu'il s'agit d'une fausse tolérance, d'une tolérance concédée par le haut, concédée par cette nouvelle forme de production qui veut que le sexe soit libéré parce que la liberté sexuelle signifie une plus grande consommation. C'est ainsi que se sont créés les ghettos pornographiques à Copenhague. Ainsi, la société de consommation m'a doublé, elle n'a pas à assimiler <?> dans le sens classique du terme – parce que la bourgeoisie s'est toujours comportée de cette façon. Les innovations des progressistes ont toujours été assimilées par la bourgeoisie ; c'est bien connu, et c'est une chose qu'il faut mettre sur le plateau de la balance mais on poursuit quand même la lutte. Mais cette fois, il ne s'agit pas d'une assimilation particulière, partielle : il s'agit d'une assimilation globale, puissante, totalisante. La tolérance, et la liberté sexuelle de la société de consommation sont allées bien plus loin que mes films. D'une certaine manière, dans mes films, j'ai contribué à créer une certaine liberté sexuelle, à mon échelle, mais chacun d'entre nous l'a fait. Mais notre contribution a été complètement saccagée, manipulée, falsifiée par la société de consommation. Alors, pour ma part, je renie cette lutte que j'ai menée pour la liberté sexuelle, à partir du moment où tel est le résultat. Mais maintenant, je voudrais repartir à zéro : je voudrais faire des films où se poserait toujours le problème de la sexualité, mais non plus entendu comme pure liberté, parce que cela a été récupéré et falsifié par la société de consommation, mais de manière plus dramatique et plus problématique.

Professeur Buratti : *Je voudrais qu'on ne fasse pas trop de simplifications sur cette histoire de la survivance. J'enseigne dans le Piémont, à Biella, qui est un pôle d'immigration, donc je suis confronté, en classe, à un véritable pluralisme culturel et linguistique. Quand je fais de la culture piémontaise, je rencontre une immédiate correspondance, les élèves sont ravis de parler de cer-*

taines choses, alors que l'italien scolaire leur passe à trois mètres au-dessus de la tête sans les intéresser. Le pluralisme culturel n'a pas disparu mais je dirais qu'aujourd'hui encore, les grandes colonies des méridionaux présents dans le centre et dans le nord constituent des centres culturels différents. Voilà donc une réalité qu'on ne saurait ignorer. Il existe encore des traditions. Laissons de côté le mouvement de déplacement des populations, des poches de résistance indubitables, très violentes, brûlantes. Il m'arrive de travailler jusqu'à minuit à Biella pour enseigner aux extraparlamentaires – à dire la vérité les camarades du PCI ne viennent pas – à faire des petits journaux en piémontais. Ils viennent me dire (ce sont des ouvriers, des gens qui ont encore des vaches dans leur maison) qu'ils veulent écrire en piémontais, ils veulent dire quelque chose de nouveau, et c'est aussi le discours que tiennent les Basques : ils étaient en train de perdre leur langue et les jeunes Basques se sont remis à l'apprendre. Alors, il ne s'agit plus d'une récupération de musée – j'aimerais entendre ton point de vue sur cette question – mais bien plutôt de la découverte d'une arme. Ainsi, il ne s'agit pas tant d'une survivance, mais de découvrir qu'il y a là un dépôt d'armes. Et je crois que les armes peuvent servir aux corsaires. En 1966 on ne voyait pas, comme aujourd'hui, que les jeunes aient envie de parler en dialecte – or c'est bien ce qui arrive dans les lycées et dans l'Université de Turin. Or il s'agit de jeunes paysans, de jeunes montagnards, et pas de bourgeois. Enfin, hier, dans les groupes de travail, on nous a dit que pour les petits Albanais de l'Aspromonte, « le grand méchant loup » c'est la maîtresse d'école. La maman dit : fais attention parce que sinon, la maîtresse va venir te chercher, prends garde parce que la maîtresse va t'emmener. Enfin, ce génocide continue et il faut bien que je fasse quelque chose ! Il est vrai qu'à l'école, en étudiant les comportements culturels, en redécouvrant le pluralisme culturel qui est encore vivant, même si ce n'est plus celui de 1966, je trouve une possibilité de proposer une école souriante. Je vous invite à venir ici vendredi. Spigarelli, un maître d'école de Gubbio viendra nous parler. À Gubbio, le dialecte n'est pas très éloigné de l'italien, mais il parvient à proposer une école souriante, où les gamins sont contents parce qu'ils s'expriment en dialecte : ils peuvent composer librement...

Je réponds brièvement. Cette réponse pourrait être une espèce de conclusion. Elle me semble significative. Jusqu'à hier, le rapport entre dialecte et culture populaire d'une part et culture des enseignants et de la classe dominante d'autre part était de deux types : ou c'était un rapport de type archéologique, philologique, conservateur (on recueillait les chants) ; ou c'était un rapport de type progressiste, au sens rhétorique du mot, qui reposait sur l'idée d'une réalité inchangée des classes populaires – un rapport dialectique entre culture populaire et culture bourgeoise. Aujourd'hui il me semble que nous sommes sortis, à travers nos discours, de ces deux possibilités. Nous avons proposé une nouvelle manière, à laquelle tu viens de faire allusion. Il ne s'agit pas d'être archéologue, au sens conservateur et parfois positif du mot ; mais il ne s'agit pas non plus d'être progressiste, dans le sens rhétorique du mot. Il faut prendre conscience de tout cela, prendre conscience que le dialecte n'est plus celui d'il y a dix ans, mais qu'il s'agit parfois d'un dialecte parlé par un Calabrais à Turin. Ou alors, il y a aussi le problème dialectal de Corleone. Prendre conscience que les phénomènes dialectaux sont complètement différents, prendre conscience qu'ils sont en un certain sens révolutionnaires. Ainsi, les jeunes gens dont tu parles, ceux qui utilisent le dialecte, ils le font aussi parce qu'ils ont perçu, non pas, sans doute, de manière extrêmement consciente, mais plutôt à un niveau existentiel, la nécessité de lutter contre cette nouvelle forme de fascisme qu'est la centralisation, cette centralisation linguistique et culturelle de la société de consommation.

Introduction, traduction et notes, Martin Rueff